

Peut-on rire du racisme ? Anton Kannemeyer s'y essaie, et ça fait mal



Cet artiste sud-africain, exposé à la galerie **Huberty & Breyne**, se concentre sur les stéréotypes raciaux. Et nous interroge sur le rôle même de l'art. A première vue, c'est un adepte de la ligne claire la plus orthodoxe - celle d'un disciple de Hergé qu'on aurait croisée dans « Métal Hurlant » il y a quarante ans. Mais Anton Kannemeyer, dont la galerie parisienne **Huberty & Breyne** expose un choix d'œuvres jusqu'au 30 octobre, a décidé de prendre le trait de Tintin par là où il est le plus douloureux : celui de « Tintin au Congo » (1931), œuvre ruisselante de stéréotypes paternalistes et racistes, qui nous sont devenus insoutenables.

Insoutenable, le travail d'Anton Kannemeyer l'est, il faut le préciser d'emblée. On y voit des personnages cartoonés noirs (représentés comme ceux de « Tintin », avec des lèvres de clowns) pourchasser et manger les colons - qui ont souvent la tête de Kannemeyer lui-même. On y voit aussi des petits garçons noirs à la Hergé dotés d'un sexe énorme.

Mais ce travail est drôle aussi. Et s'il provoque le rire, c'est précisément parce qu'il enfonce le pinceau là où la plaie est la plus à vif.

Le plus laid, le plus bête, le plus méchant

Un exemple ? Une grand-mère BCBG et sa petite-fille se trouvent dans un grand magasin, face à une colonne de poupées à acheter. Il y a là des poupées asiatiques, indiennes, africaines, blanches... La fillette s'interroge : « Je n'arrive pas à me décider. Est-ce que je choisis la plus jolie ou celle qui a l'histoire la plus passionnante ? »

Bing ! Nous voilà, nous, habitants des pays privilégiés, instantanément pris sur le fait : où finit notre admiration pour les peuples déshérités du globe, pour la « beauté » et l'« authenticité » de leurs cultures, et où commence la condescendance ?

Dans un autre dessin, un blanc félicite un artiste peintre noir - un gros monsieur en veston-cravate très peu « artiste » - en lui disant de son tableau : « Oh non ! Je ne le dis pas parce que vous êtes noir. Je trouve que c'est vraiment, vraiment bien. »

Ça fait rire, oui, et ça fait mal. Anton Kannemeyer marche sur les traces des grands aînés de « Hara Kiri », Choron en tête, qui regardaient frontalement tout ce qui, autour de nous, est le plus laid, le plus bête, le plus méchant et s'y vautraient sans demi-mesure, pour nous donner le luxe formidable de nous en esclaffer. On pense aussi au performeur Jean-Louis Costes qui, dans les années 1980, vociférait des chansons

atroces comme « Apprenez le caniveau aux bicots » ou « Les blancs sentent bon ».

Honte et culpabilité

Il ne s'agissait rien d'autre que d'extirper ce qui est le plus enfoui, le plus violent et le plus honteux de nos civilisations pour l'amener crûment à la lumière, agrémenté d'une multitude de points d'exclamation. Il semble que ce soit l'un des rôles de l'art.

Le fait que Kannemeyer soit sud-africain et continue d'exercer dans le pays qui fut celui de l'apartheid ne simplifie certes pas la chose. Pourtant, le co-créateur de la revue « Bitterkomix » n'est pas au racisme anti-noir ce que Dieudonné est à la Shoah, un activiste abject déguisé en humoriste.

Le texte qu'il a rédigé pour accompagner son exposition parisienne est sur ce point sans ambiguïté : c'est bien sa « honte », sa « culpabilité » de blanc d'Afrique du Sud qui nourrissent son travail, et non on-ne-sait quel désir zemmourien de pourfendre le « politiquement correct ».

« Pour un Blanc, écrit-il, en particulier un "libéral" [de gauche, N.D.L.R.], c'est le rappel très inopportun d'un héritage atroce. Un héritage qu'il aimerait voir disparaître à tout prix afin d'éviter de parler des races. Ce seul constat est à mes yeux une raison suffisante pour continuer à représenter le "golliwog" [le pire des stéréotypes racistes], comme un rappel historique de l'injustice raciale. C'est bien plus facile pour la conscience d'un Blanc si les preuves disparaissent ! »

On l'aura compris : il s'agit de ne pas regarder ailleurs, de continuer à affronter ce qui nous gêne et dont on aimerait qu'il n'ait jamais existé. Mais Kannemeyer n'est pas dans l'air du temps, qui, comme on le sait, revendique plutôt que le racisme (tout comme le sexisme ou l'homophobie) ne peut pas être une source d'humour, puisqu'il est le signe d'une société ignoble, vouée à disparaître. Il faut donc l'ignorer, et ignorer ceux qui s'entêtent à nous le flanquer sous le nez, et même à nous mettre le nez dedans.

De fait, depuis 2015, l'artiste sud-africain se dit de plus en plus souvent déprogrammé des expositions, dans les pays anglo-saxons d'abord, puis partout en Europe. Ce qu'il a à nous dire et qui nous embarrasse tant est, apparemment, de moins en moins audible. Voilà pourquoi il faut courir à la galerie **Huberty & Breyne**.

Anton Kammeyer, « Gathering Evidence », **Huberty & Breyne**, 36 avenue Matignon, Paris (8e). Du lundi au samedi (11 h – 19 h). Jusqu'au 30 octobre 2021.